

Une petite lampe brûlait sur la table, à côté d'un encrier et du papier que, sur sa demande, on avait donné à Delagrave.

Ce dernier était couché, à moitié habillé, sur le lit, où il s'était jeté à toute apparence, vaincu par la fatigue.

— Il dort enfin, dit le geôlier à voix basse et en couvrant la lumière avec la main ; c'est, je crois, la première fois que je lui vois fermer les yeux.

Soudain, à un mouvement qu'il fit, les rayons de la lampe tombèrent sur le prisonnier et éclairèrent son visage.

Le geôlier tressaillit, la lampe faillit lui échapper, et il s'approcha précipitamment du lit.

Delagrave qui, ainsi que nous l'avons dit, était à moitié habillé, était couché la figure tournée en haut, et ce fut son expression autant que la singularité de cette attitude qui avait effrayé ainsi le geôlier.

Les yeux étaient ouverts, tout grands ouverts, mais tellement tournés qu'on ne voyait qu'une portion des pupilles.

Les lèvres étaient contractées comme dans un affreux rire, tandis que les dents blanches et serrées brillaient à la lumière.

Chacun des traits semblait crispé comme dans un paroxysme de douleur ; cependant, il n'y avait point de vie, point de mouvement, tout était fixe comme du marbre.

Les bras aussi étaient relevés, et les mains étaient jointes au-dessus de la tête, comme si elles fussent demeurées raidies dans un dernier spasme.

Le geôlier, posant vite sa lampe par terre, saisit Delagrave et le secoua, d'abord doucement, puis rudement, en l'appelant par son nom.

Pas un trait ne bougea ; il n'obtint aucune réponse. La figure, dans sa contorsion, avait l'immobilité d'une statue.

— Il est mort ! cria le geôlier.

Et, se précipitant dans le corridor, il répandit partout l'alarme. Le directeur de la prison ne tarda pas à arriver.

On courut vite chercher un médecin. Au premier coup-d'œil l'homme de science secoua la tête.

Le geôlier avait dit vrai : Henri Delagrave était mort.

Ephraïm Mouton se trompait, après tout ; et, presque au même moment, où il se vantait de son triomphe, son ennemi lui échappait.

Le médecin déclara que la mort avait été causée par le poison, un poison très-puissant. Mais comment se l'était-il procuré ?

On ne découvrit dans la chambre ni coupe, ni flacon d'aucune sorte. On chercha partout, on fouilla partout, mais inutilement.

— Attendez ! cria le directeur de la prison en apercevant sur la table un papier où étaient tracées quelques lignes d'une écriture très-fine.

Il approcha la lampe et lut à haute voix :

*Je suis coupable des crimes dont on m'accuse. Je ne chercherai pas à les pallier ou à les excuser. Le passé ne peut être changé ; quant à l'avenir, je suis préparé à lui faire face. Ma mort est mon œuvre et non la vôtre. Je suis encore maître de moi.*

HENRI DELAGRAVE.

Il y avait un post-scriptum que le directeur lut également :

*La vie est une bulle d'air que le moindre souffle brise. Au moment où je porte mon doigt à mes lèvres, le monde disparaît à mes yeux. Mes ennemis sont joués par une goutte de rosée, une goutte de poison dans une bague !*

Une bague !

Le docteur eut une illumination soudaine, et, levant la main il lui ôta la bague du doigt.

C'était une opale ; mais la pierre avait été creusée et s'ouvrait ou se fermait au moyen d'un ressort si délicatement fait, qu'il défiait toute observation.

— Le poison, dit le docteur en passant la bague au gouverneur, était caché dans cette petite pierre. La bague est de fabrication indienne, et le poison aussi, je n'en doute pas.

Il avait raison : la bague était un cadeau fait à Henri Delagrave par son ancien ami de collège, Rodolphe Mortagac.

Ainsi mourut cet homme audacieux, méchant, doué de ta-

lents, qui auraient pu lui assurer une haute position dans le monde, mais qui, esclave de ses mauvaises passions, mena une vie misérable, et expira ignominieusement dans une prison.

Puisse-t-il trouver auprès de Dieu la pitié que nous ne pouvons lui accorder !

La justice terrestre s'arrête devant la tombe ; et quelles que soient nos causes de querelles, notre colère cesse, et le bras de la vengeance lui-même retombe paralysé en présence de ce mystère qu'on appelle la mort.

Une année s'est écoulée avec ses saisons et ses changements. Nous sommes au mois de mai, ce mois si cher aux amoureux et aux poètes.

La nature a recouvert la terre de son manteau verdoyant, et travaille à l'émailler de fleurs. L'hiver, avec ses pluies et ses brouillards, ses gelées et ses neiges, est oublié de tous, et tout semble être joie et bonheur, sous les rayons dorés du soleil.

Mais nulle part le contentement n'est plus grand qu'au château de Moidrey, et dans le village de Saint-Servan.

Mais pourquoi parler de ce village, puisqu'il était alors désert, et que tous les habitants étaient allés ensemble dans les parcs et les bois de Moidrey ?

Pas un enfant était resté en arrière ; même ceux qui ne pouvaient marcher avaient été portés dans les bras de leurs mères, ou sur les épaules de leurs pères, et tous riaient en se dirigeant vers Moidrey.

C'était jour de fête pour tout le monde ; car, ce jour-là, Emma, l'enfant du naufrage, l'enfant de leur adoption, allait devenir la femme de l'héritier de Moidrey.

Un autre mariage fut célébré, en même temps ; ce fut celui de Charlot avec la jeune fille qui lui avait sauvé la vie en Angleterre.

Nous ne dirons pas les bénédictions qui accompagnèrent les jeunes mariés ; nos lecteurs imagineront aisément tout ce que nous pourrions raconter.

Nous quitterons ce coin de terre où règne à présent le bonheur, pour passer dans un autre pays, ou d'une tour carrée surmontant l'un des monastères qu'on ne rencontre nulle part plus fréquemment qu'en Italie, s'élançant les sons lugubres d'une cloche.

Cette cloche appelle les sœurs à la prière du matin ; mais une d'elles manque, et c'est justement celle qui se montre la plus rigide dans ses dévotions, la plus rigoureuse dans l'exercice de cette discipline qui cherche à massacrer le corps pour sauver l'âme.

Sœur Thérèse, car s'était son nom, avait été, le matin, chargée par l'abbesse de veiller près du lit d'un mourant qu'on avait trouvé la veille, au soir, à la porte du couvent, où, épuisé et sanglant, il demandait assistance et protection.

Il faisait partie de la bande de brigands commandée par Chiavo, et, tandis qu'il fuyait devant les soldats Italiens, il avait glissé et était tombé dans un des précipices dont sont semés les rochers.

Ses camarades, chaudement poursuivis, l'avaient cependant enporté jusqu'aux portes du couvent, où ils l'avaient abandonné à la compassion des sœurs.

Sa figure était tournée du côté de la muraille au moment où sœur Thérèse entra.

Elle s'agenouilla doucement près du lit, et pria pour le repos de cette âme qui était sur le point de quitter son enveloppe mortelle.

Le brigand l'entendit, et, par un effort accompagné d'un gémissement, se tourna dans son lit.

— De l'eau ! dit-il ; donnez-moi de l'eau ! je meurs ! Au premier son de sa voix, la religieuse, pâle et tremblante, se leva sur ses pieds.

— De l'eau ! répéta-t-il ; le gosier me brûle !

Elle remplit une coupe d'eau qui était dans la cellule, et s'approcha de lui en jetant son capuchon en arrière.

— Vous êtes Matteo Cordiani ! dit-elle d'une voix terrible dans son calme.

Le bandit leva les yeux avec surprise ; puis poussa un cri d'horreur.

— Varina ! Ici !